

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 10

Artikel: Une alerte
Autor: Bicheler, Eléonore
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'année suivante, elle aborde un cours de *syntaxe scolaire* ou de philosophie générale pour les dames, en quarante conférences, dont la leçon d'ouverture, sous le nom d'*Introduction à la philosophie des femmes*, a été publiée en une brochure de 35 pages (Imp. Larpin, 1859). Clémence Royer, tout en développant le programme de son cours, y malmène le sexe fort, qui a la prétention de connaître seul les hautes études.

Elle reproduit ces conférences dans plusieurs villes de la Suisse romande, de Belgique et d'Italie.

Clémence Royer resta en relations avec plusieurs femmes distinguées de notre pays, Mme Vinet, entr'autres.

Je ne veux pas entreprendre ici l'énumération de tous les travaux qui ont permis à Clémence Royer de s'imposer à l'attention du monde savant, depuis sa traduction, faite à Lausanne, du livre de Darwin, *l'Origine des espèces*, jusqu'à son dernier livre, la *Constitution du monde*, malgré l'hostilité contre laquelle ont eu longtemps à lutter les femmes qui ont voulu aborder le terrain de la science pure, ou de ses applications à la médecine ou au droit.

Je voudrais seulement, pour terminer, dire quelques mots encore de la participation de Clémence Royer au concours de 1860, sur la question de l'impôt, que j'ai mentionné en commençant.

C'était une œuvre hardie, pour une jeune femme, de songer à traiter une question sur laquelle on discute depuis des siècles, sans que la solution soit encore trouvée. On a dit qu'elle avait partagé le prix *ex aequo* avec Proudhon. Cela n'est pas exact.

Aux termes du concours, il devait être délivré un prix de 1200 fr. et deux accessits de 800 fr. aux auteurs des mémoires qui seraient au programme. En réalité, et comme aucun travail ne remplissait complètement cette condition, il fut délivré cinq accessits, variant de 1000 à 200 fr. Proudhon obtint le premier accessit et Clémence Royer le troisième.

Malgré cette différence de classement dans l'échelle des récompenses, le mérite de Clémence Royer était grand. Le concours avait produit quarante-cinq mémoires, dont trente-huit furent immédiatement écartés par le jury d'experts. Des sept autres, celui de Mlle Royer est le premier dont le rapport s'occupe.

Le rapporteur du jury, l'économiste Cherbiliez, membre correspondant de l'Institut de France, professeur d'économie politique à l'Ecole polytechnique fédérale, etc., etc., caractérise le mémoire n° 32, qui s'est trouvé avoir Clémence-Auguste Royer pour auteur, en disant qu'il est de tous le plus étendu (667 pages, grand format); que « c'est un travail » conscientieux, généralement bien écrit, embrassant toutes les questions du programme » et les traitant avec une méthode et un ordre » qui ne laissent rien à désirer ». Si, après ce jugement, le rapporteur fait d'expresses réserves sur le système de *Dîme sociale* exposé par l'auteur, il n'en reste pas moins que c'est un beau succès — quand on est femme et que l'on a 30 ans — de mériter de tels éloges.

Peut-être ne les eût-elle pas obtenus si le jury avait su que le mémoire n° 32 était l'œuvre d'une femme!

S. C.

Les pâtes de sable.


La terreur des microbes menace de détruire toutes les cervelles. Voici ce que dit un journal de la Suisse allemande, rédigé spécialement à l'intention des mères de famille. Nous traduisons aussi fidèlement que possible:

« Les jardins publics sont remplis, dans la belle saison, d'enfants qui, armés de petits instruments aratoires, rampent ou sont accroupis sur le sable. Vous les voyez qui creusent des galeries, élèvent des buttes, percent de minuscules tunnels du Gothard ou du Simplon, ou qui, se contentant de singer les boulangers et pâtissiers, font toute sorte de galettes et de pâtés. Ces travaux leur causent une joie infinie et donnent de longs moments de répit à leurs bonnes ou à leurs mères. C'est l'amusement des enfants et la tranquillité des parents. Malheureusement, en maniant leur sable, les chers petits soulèvent une fine poussière qu'on ne distingue pas de loin et encore moins à l'ombre, et ils s'en emplissent les poumons.

» Très malsaine déjà quand elle n'est formée que d'impalpables parcelles de cailloux, cette poussière l'est bien plus encore par les détritus de toute espèce qui s'y trouvent ordinairement mêlés. Elle contient, en effet, presque toujours des parcelles d'excréments d'une quantité d'animaux, des résidus de cadavres d'insectes écrasés par les promeneurs, des restes d'expectorations humaines, provenant souvent de poitrinaires; car les malades pauvres n'ont pas le moyen de faire un séjour à Davos ou à Leysin; leur sanatorium, c'est la promenade publique.

» Ces impuretés, les enfants ne font pas que de les respirer; ils les avalent encore en portant leurs doigts à la bouche ou en mangeant leur pain ou leurs pommes. Sans qu'ils s'en doutent, ils créent ainsi dans leur organisme des foyers de bacilles. Les obliger à se gargariser la bouche journalièrement ne servirait à rien; c'est là un soin que les tout petits ne peuvent prendre; au reste, les poussières se nichent si traitusement que l'eau ne parvient pas à les détacher de toutes leurs cachettes. Pour prévenir tout danger, le mieux est donc de ne plus laisser les enfants jouer avec le sable.

Ne plus les laisser jouer avec le sable! Pourquoi, tout d'un temps, ne pas proscrire tous les jeux? Ne courrent-ils pas journalement le risque d'absorber des microbes en tenant dans leurs bras la poupe, le cheval de bois, le polichinelle, qui ont trainé dans la poussière des planchers ou des promenades? Mais cela encore ne les préserverait pas du contact des molécules dangereuses. Il faudrait les empêcher de se fourrer les doigts dans le nez, et la bouche, de se rouler sur le sol, de marcher à quatre, de courir sur les routes poudreuses; les mettre, en un mot, hors d'état de faire le moindre mouvement, les ficeler, sous une cloche de verre, dans une boîte à coton... phéniqué, cela s'entend.

Comme hygiène de l'enfance, ce serait merveilleux, en effet. Seulement, ces diables de microbes ne se cachent pas seulement dans la poussière. Les bactériologues déclarent que les aliments en fourmillent. Ils en ont trouvé dans nos tommes de chèvre, dans les vacherins des Charbonnières, dans les saucisses de Payerne, dans notre petit blanc, dans la bière de la Rosiaz, d'Aigle, de Moudon, de Beauregard et d'ailleurs encore. A les en croire, l'eau des Avants et du Pays-d'Enhaut n'en est pas exempte. Je crois même qu'ils font un grief aux mères de donner le sein à leurs nourrissons sans se servir d'un filtre Pasteur.

Quant à l'air que nous respirons, il y a longtemps qu'on sait qu'il est plein de germes infectieux. Mais où ne se fourrent-ils pas? Les savants les voient à l'œil nu dans les livres que nous prêtons nos amis, dans les poignées de main, dans le baiser de la mère ou de la fiancée. Bref, autour de nous et en nous, tout est vibrions meurtriers, agents délétères, toxiques plus ou moins foudroyants. Conçus et nés

dans le poison, le buvant toute notre vie à grands traits, rien d'étonnant à ce que nous menions une existence empoisonnée. Ce qui est moins compréhensible, c'est que l'humanité subsiste encore. Il faut croire qu'elle est pire que les plus effroyables venins, puisqu'ils ne parviennent pas à l'anéantir.

O fanatiques de la désinfection, de la pasteurisation et de la stérilisation, qui nous délivrera de vous! Ce n'est pas le microbe, c'est vous qui êtes le poison de notre vie. Vous nous gâtez la nature, vous troublez nos joies les plus simples et nos plus pures affections. Que la folie du bacille vous emporte!

Quelle race d'hommes prétendez-vous faire des moutards à qui vous défendez maintenant les pâtes de sable? La belle manière de les aguerrir que de leur inspirer dès le berceau la peur de tout ce qui les entoure! Et par quels artificiels amusements remplacerez-vous ces plaisirs qui sont innés chez l'enfant? Vous n'avez donc pas été jeunes et vous n'avez jamais su ce que c'est que de pétrir le sable?

Pétrir le sable, quand on a trois ans et même plus, est une volupté divine. On a devant soi ou sous soi un tas informe, quelque chose comme la terre à son chaos. Les arbres qui l'ombragent, les promeneurs qui passent, la mère ou la bonne, tout cela n'existe plus; on est seul à l'animer. Alors, à genoux sur le monticule, la frimousse sereine, le regard flamboyant d'inspiration, on plonge avec ivresse ses dix doigts dans le sable, on les y baigne comme pour lui communiquer de sa chaleur, de sa vie à soi. Et voici que dans la masse tout à l'heure confuse apparaissent des vallées, des monts, de petits tertres hérissés de tiges, de feuilles ou de fleurs et qui sont des jardins parés, des cailloux blancs qui figurent des maisons, et, tout à côté, plus gros que les maisons et que les montagnes, des gâteaux, des pains de sucre, des animaux et des bonshommes. L'enfant a créé un monde, bien plus beau que celui où nous sommes, un monde féérique devant lequel il demeure en extase jusqu'à ce qu'on l'en arrache pour secouer le sable qui remplit sa robe et ses souliers.

Et c'est ce bonheur-là que vous voulez lui ôter!

Sachez-le, ô tristes pourchasseurs de microbes, le principe des plus nobles facultés, le germe de l'esprit d'initiative, de l'action, de la décision, du jugement, de la poésie et de l'industrie, tout cela est contenu dans l'art de faire des pâtes de sable.

V. F.

Une alerte.

L'esprit nouveau règne à l'externat de jeunes demoiselles de madame La-vertu. On y a rempêché l'étude des arts, de la littérature, par celle des sciences exactes. Ces demoiselles, grâce à leur éducation, sont réputées pour ne s'étonner ni ne s'effrayer de rien. En outre, leurs coeurs sont à l'abri de toute entreprise amoureuse, car elles ne considèrent les hommes que comme des bimanes dont la forme générale est celle d'un pain de sucre posé sur sa pointe.

Une des élèves de l'externat, mademoiselle Cléopâtre Avue, fille d'un banquier cossu, s'est rendue célèbre parmi ses compagnes par son opulente chevelure blonde, sa froideur et ses petites expériences sur elle-même: un jour, elle s'est fait au bras une incision pour recueillir une goutte de sang qu'on a ensuite examinée au microscope.

M. le Dr Gédéon Lehérissé, licencié ès-sciences, etc., etc., s'applique par tous les moyens honnêtes à rétablir l'équilibre entre son abon-

dance de diplômes et sa pénurie de numéraire ; aussi vend-il sa science à des prix très modérés.

Gédéon commence sa leçon : « Mesdemoiselles, je vous ai dit la dernière fois qu'on pouvait couper la queue d'un rat et greffer cet appendice sur le dos de l'animal. Aujourd'hui, j'ai apporté deux rats. Je vais en prendre un.... » Gédéon introduit sa main dans la cage, mais le rat lui glisse entre les doigts et, après avoir humé l'air, se laisse dévaler sur le sol. Dans le mouvement que Gédéon fait pour ressaisir le fugitif, il renverse la cage, d'où l'autre rat, jusqu'alors blotti, apeuré, au fond de sa prison, s'élançait d'un bond sur l'atlas anatomique ouvert devant mademoiselle Sidonie. Celle-ci, horrifiée, se renverse évanouie contre le dossier de sa chaise. Les autres jeunes filles grimpent sur les bancs, escaladent les tables, poussent des cris suraigus. Les unes, haut perchées, se tiennent immobiles, les pieds joints, les jupes serrées au corps. D'autres sautillent comme si elles étaient sur des charbons ardents. Mademoiselle Yvonne, affolée, lance tous les enciers dont elle peut se saisir contre les rats fugitifs. Elle ne réussit qu'à les éclabousser, mais le sol se couvre de flaques noirâtres. Mademoiselle Otilie, un parapluie ouvert devant elle en guise de bouclier, cherche à opérer sa retraite dans la direction de la porte. Elle n'avance guère : le parapluie s'accroche aux angles des tables, aux pieds des chaises qu'il entraîne avec fracas. A terre, dans un coin, Gertrude est prise d'une crise de rire nerveux incoercible, qui se traduit par des glossements de poule précipités. Mademoiselle Gabrielle ouvre la fenêtre donnant sur le jardin et veut l'enjamber ; mais elle a mal pris son élan et reste à califourchon sur le rebord de la fenêtre, d'où elle ne peut descendre. Les rats voient l'issue : ils passent sur la robe de la jeune fille, où ils laissent un noir sillon d'encré, et gagnent le large, tandis que Gabrielle crie de plus en plus fort avec des intonations d'enfant rageur : « Maman — maman — mam-an ! »

Cléopâtre, elle, a trouvé autre chose. Elle s'est élancée dans la direction de Gédéon, et les deux mains nouées autour du cou du jeune homme, elle supplie : « Monsieur, monsieur, oh ! monsieur ! » Comment cela se fit-il, il ne put jamais l'expliquer, mais Gédéon se trouva sur une chaise, un bras passé autour de la taille de la jeune fille assise sur ses genoux.

Dame, que voulez-vous ! Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il sentit, tout contre sa joue, la caresse de l'opulente chevelure. Que faire ? Ne pouvant se lever pour atteindre le flacon d'éther, il déposa, comme calmant, deux baisses sur les beaux yeux qui suppliaient toujours : « Monsieur, oh ! oh ! monsieur ! »

Précisément, madame Lavertu accourrait au bruit, suivie du personnel de la maison, portant qui une poêle à frire, qui un plumeau. A la vue du groupe, elle perdit — oh ! pas pour longtemps — la parole, et ne put traduire son indignation qu'en levant au ciel les bras, les yeux et les volants de son bonnet.

Huit jours après, on recevait le communiqué suivant :

« Madame et Monsieur Avue ont l'honneur de vous faire part du prochain mariage de leur fille Cléopâtre avec Monsieur Gédéon Lehérissé, licencié es-sciences, docteur en philosophie, privat-docent à l'Université. »

ELÉONORE BICHELER.

On caion bin plliorâ.

Se lè z'écrefoures diot que faut s'amâ lè z'ons lè z'autre et noutron prochain coumeint no-mimo, y'ein a bounadrai, po férè vaire que

sont onco meillâo chrétiens que lè z'autre, qu'âmont lè bitès coumeint se l'etiont lâo seimblablio et on ein vai prâo soveint que lè z'âmont onco bin mè que lè dzeins.

Ne dio pas que ne faille pas amâ lè bitès ! bin âo contréro ; ne faut ni lâo férè dâo mau et onco mein lè borriaudâ, kâ, se lè bitès ne sont que dâi bitès, le savont bin quoui lâo fâ dâo bin et quoii lâo fâ dâo mau. Vouaiti-vai 'na vâste qu'on a coutema de grattâ su la tita quand on l'ai baillé à l'etis se le ne clliennâ pas le cotson ti lè iadzo que vo vai à la reise ? Vouaiti-vai onco lè dzenelhies coumeint le sè rappertson vâi la portetta dâ la dzenelhira quand la fenna arrevè po lâo bailli à medzi ? Et bin l'est paceque clliâo biettènes no cognaisson et no z'amont ; faut don lè z'amâ assein.

Mâ, po lè z'amâ, tsacon a sa façon et y'ein a que vont pi trâo liein. Ne su pas de clia sociâtâ dè secor mutuet po protédzi lè bitè et tot parai y'âmo gros lè tsins et lè tsats, mâ, po lè laissi piautenâ contre votrè tsausses, que vo coiffyont tot ; po laissi clliâo bitès vo grimpâ su lè dzénâo quand vo z'îtes chétâ, que vo sénonnt on moué dè pai pè su lè z'haillons sein complâ que vo garnessont onco dè pudzes ; po férè cutsi on tsat aobin on tsin avoué sé, deïg lo lhi, coumeint font na boun'empartia dè clliâo vilhiès damuzalles : po tot cein, na ! n'ein su pas !

On pâo amâ lè bitès ; mâ faut adé teni son rang, coumeint dit noutron syndico et se la vilha que vé vo deré avâi cein su, n'arâi petêtrè pas amâ atant scn caion et ne sè sarâi pas cru d'obedjâ dè sè passâ dè cauquiès bons bocons dè bajou et ne sarâi pas gravâie dè medzi dâi z'aillettâs et dè la sâoccès à grelli.

La Françoise dâo Praz d'avau avâi don on anglais et l'amâvè tant clliâo bite qu'on arâi djurâ quel l'étai son frare; l'ai tegnai, que crayo, mè qu'à se n'hommo ; faillai vaire ! D'aboo, l'étai la vilha que l'ai portâvè adé à medzi et vo dévenâ coumeint le fasâi lè métrâ : totès épaisse dè truffes, dè reprin et dè jerdinâdo que tot cein ètancon mecliâo avoué dèla couête ; l'ai voudhivé mimameint dâi restès que l'ariont onco pu férè on bon dinâ po lo dzo d'après ; enfin quiet, rein n'etai trâo bon po cé pourro caion et crayo que se la Françoise avâi su que l'amâvè, l'ai arâi prâo bailli dè la cougnardâ aobin dè la reseigna su dâo pan avoué dâo buro frais !

Faillai assebin la vaire la demeindze matin ! Le saillivé quie dévant et, avoué 'na brossa dè rezetta, le frottâvè et le tortsiyâ du lo mortant qu'âo bet dè la quia qu'on arâi djurâ que volliâvè le revoudrè dè la demeindze, pu lo reintrâvè à l'éboiton, mâ potsi ao tot fin.

Ma fai, pè vai Tsalande, l'aviont fulta dè tsai et l'étai lo momeint dè lo mettre bas quand bin la Françoise desai adé dè pacheintâ, que faillai onco lo gardâ on part dè teims po que s'ye plie gros ; se n'hommo à la fin dâi fins ne volliâvè perein dè cé commerce et d'acco avoué lo boutsi et la tripière, l'ont tiâ on bio matin sein l'ai ein pipâ 'na brequa.

Cauquiès dzo après, que la Françoise fut tant bin que mau consolâ dè son pourro caion, l'ont boutâ couaire cauquiès z'aillettâs avoué dè la campoûta.

Tandi que dinâvont, la vilha medzivè bin lè truffes boulaitâs et la campoûta, mâ le fasâi 'na ruda pouéta mena ài coutelettâs et se n'hommo, que la vouaitivè du on momeint, l'ai fâ :

— Adon, porquiet ne medzè-tou pas clliâo z'aillettâs, le sont destra bounâs, agotta-lé-vai !

Et la pourra Françoise l'ai repond ein sè catseint la frimousse dein son fordai, po pas que vayè que plliorâvè :

— Caise-tè, Djan ! vai-tou, y'e tant amâ cè pourro caion dè son viveint, que mè farâ

maubin d'ein totsi pi 'na brequa, ora que l'est tiâ ! mè seimblârâ que mè criâ : Misericorde !

Un remède infaillible contre la goutte.

 La goutte, ce mal terrible qui torture tant de malheureux, ne résiste guère au remède suivant que veut bien nous indiquer, après une expérience des plus concluantes, un de nos abonnés. Ce remède est très ancien, paraît-il.

« Il suffit de prendre le mouchoir d'une demoiselle de cinquante ans, qui n'a jamais eu l'envie de se marier ; tremper ce mouchoir dans l'eau qui fait marcher le moulin d'un meunier conscientieux ; étendre ce mouchoir, pour qu'il séche, sur la haie qui entoure le jardin d'un pasteur protestant sans enfants ; le marquer ensuite avec l'encre d'un avocat qui n'a jamais dit que la vérité, puis prier un médecin qui n'a pas de déces sur la conscience d'appliquer le dit mouchoir sur la partie malade. »

« Neuf fois sur dix, nous assure notre correspondant, la guérison intervient au bout de deux ou trois jours, au plus ». 

Boutades.

 Un de nos campagnards est venu l'autre jour surprendre son fils qui fait des études de droit à l'Université. Il remarque que le réveil-matin est réglé sur midi.

— Dis-moi, Benjamin, je vois quell'aiguille de ton réveil est mise sur midi ; tu ne te lèves pourtant pas à de pareilles heures ?

— Mais què pensest-tu là, père ! Tous les matins je bûche ferme, et si j'ai réglé ainsi mon réveil, c'est pour qu'il me rappelle l'heure du dîner.

— Bon ! bon !... A la bonne heure.

— Tiens, vous avez maintenant la lumière électrique à Lausanne ?

— Mais oui. Et vous donc, à N°, ne l'avez-vous pas ?

— Oui,... en temps d'orage.

A l'école.

Le maître. — L'un de vous, mes amis, peut-il me nommer quatre animaux d'Afrique ?

Un élève (levant la main). — Moi, m'sieu.

Le maître — Eh bien, voyons ?...

L'élève (radieux). — Trois lions et un rhinocéros.

A l'auberge communale de C...

— Votre bière n'est pas buvable aujourd'hui, père Abram. Qu'y a-t-il donc ? Vous en aviez de si bonne la semaine dernière.

— Voyez pourtant, Mossieu, ce que c'est que l'émagination ;... c'est le même tonneau.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Jeudi soir, s'est terminée la saison de comédie. *Le monde* où l'on s'ennuie, de Pailleron, avait attiré un auditoire des plus élégants. Toutes les places étaient prises ; l'orchestre même avait dû céder une partie de son domaine. Nos artistes ont été très fêtés : couronnes, bouquets, palmes leur ont été prodiguées. — Au *Petit Poucet* la place, maintenant.

Le Kursaal tient une nouvelle série de succès. Les représentations ordinaires ont recommencé avec un programme très varié, qui, depuis une semaine, fait chaque soir salle comble.

M. Scheler a répété hier soir, à la Salle centrale, sa belle conférence sur *Victor Hugo*. Auditeurs nombreux et enthousiastes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — *Imprimerie Guilloud-Howard.*